

Quand Napoléon kidnappe le pape

Mais pourquoi diable l'Empereur a-t-il eu l'idée d'enlever Pie VII ? Un épisode rocambolesque qui n'a pourtant rien d'une farce. L'auteur de ce récit nous offre un avant-goût de son ouvrage, paru chez Nouveau Monde éditions, un écrit qui fait toute la lumière sur cette incroyable affaire. **PAR JEAN-CLAUDE DEMORY**

Parce qu'il a conquis l'Europe et qu'il est à l'apogée de sa puissance, Napoléon ne peut tolérer qu'une autre volonté vienne contrecarrer la sienne, fût-elle celle du pape. Barnaba Chiaramonti, élu depuis le 14 mars 1800 au trône de saint Pierre sous le nom de Pie VII, est un vieillard de 68 ans d'apparence fragile, de caractère doux et conciliant, d'esprit

distingué, mais intransigeant sur le plan spirituel. Et comme l'occupation de ses États par les troupes françaises ne suffit pas à faire plier le chef de la chrétienté, l'Empereur n'hésite pas à recourir à la solution extrême, celle de son arrestation, de son enlèvement et de sa déportation. Des ordres sont donnés en conséquence au général Miollis, gouverneur de Rome, qui en confie l'exécution au général de gendarmerie Étienne Radet.

Les gendarmes prennent d'assaut le palais pontifical

L'action a lieu dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809. La soirée est sereine, la Ville Éternelle est tranquille. Tout s'endort paisiblement dans le palais pontifical du Quirinal. Seule une lumière brille encore derrière la fenêtre de la chambre du pape, qui se consacre à la réflexion et à la prière. Il est deux heures du matin quand il souffle sa

chandelle et se met au lit. Des dizaines de silhouettes sortent alors de l'ombre, s'agitent autour de l'édifice, dressent des échelles, escaladent les murs du jardin, attaquent le portail d'entrée à coups de hache, pénètrent dans le palais. Suivi d'une quarantaine de ses gendarmes qui bousculent tout sur leur passage et neutralisent les gardes suisses, Radet parvient jusqu'aux appartements du saint-père. Tiré de son sommeil, celui-ci, entouré de plusieurs prélats, affecte le plus grand calme. C'est avec douceur qu'il s'adresse à Radet, lequel s'avance vers lui chapeau bas. « Pourquoi, mon fils, venez-vous me troubler dans ma demeure, et que me voulez-vous ? » Le général répond qu'il vient au nom du gouvernement français réitérer à Sa Sainteté la proposition de renoncer officiellement à sa puissance temporelle. « Nous ne pouvons céder, répond le successeur de saint Pierre, ni abandonner ce qui n'est pas à nous. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas. Le temporel appartient à l'Église, nous n'en sommes que l'administrateur. »

Dans ces conditions, Radet déclare au souverain pontife qu'il a ordre de procéder à son arrestation, et de l'emmener hors de Rome. Une voiture attend dans la cour du palais. L'aube radieuse du 6 juillet se lève sur la...

Le sceptre contre la croix

En janvier 1813, alors que Pie VII est détenu à Fontainebleau, Napoléon tente de lui faire signer un nouveau concordat, sans succès. Lassé, il le relâchera un an plus tard. Entrevue de Napoléon et de Pie VII en janvier 1813, par Jean-Paul Laurens (1894).

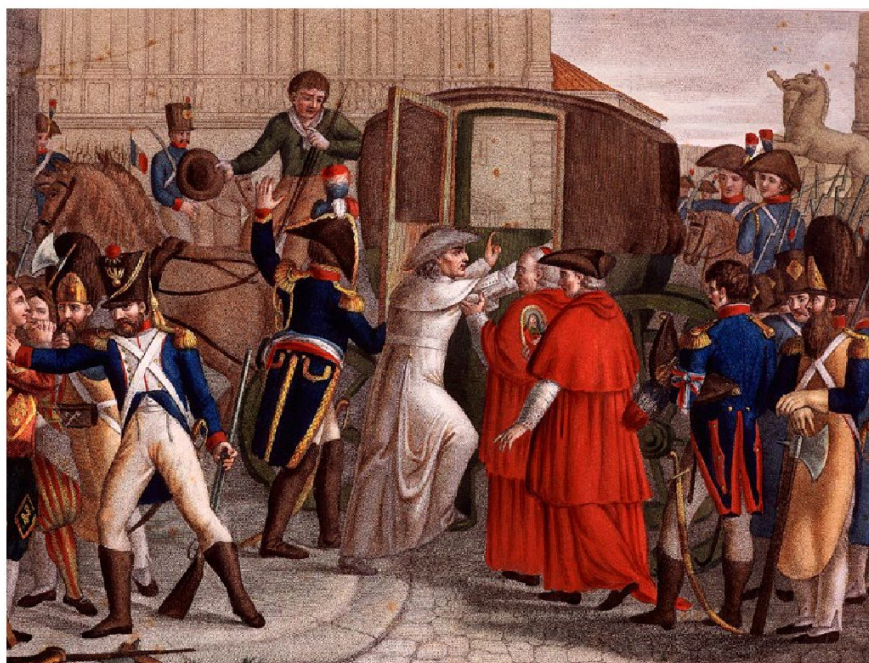


... ville. La première pour Pie VII des 1782 jours que durera sa détention. Car ce n'est que le 24 mai 1814, qu'enfin libre, il sera de retour dans la Ville Éternelle après avoir été successivement relégué à Savone, près de Gênes, puis à Fontainebleau, et de nouveau à Savone. Escortée par des gendarmes à cheval, la lourde berline s'élance sur la route de Florence, première étape de son exil.

Comment en est-on arrivé là? Pourquoi l'entente née neuf ans plus tôt entre le chef de l'État français, alors Premier consul, et le souverain pontife fraîchement élu a-t-elle dégénéré en un conflit d'une telle gravité? Elle avait pourtant débuté dans l'euphorie d'un Concordat (1801) ramenant la paix civile en mettant fin à la politique, entreprise par la Révolution, d'anéantissement du christianisme en France. L'accord ne pouvait que se faire entre un pape reconnaissant que «la démocratie n'est nullement contraire à l'Évangile» et un Premier consul constatant qu'«une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole». Mais, qu'en est-il des rapports de Bonaparte avec Dieu, Bonaparte qui, devant le Conseil d'État, déclare qu'il veut rétablir le culte catholique parce qu'il est celui du plus grand nombre de Français? Est-il athée, est-il dévot? De sa première communion au

“C'est par raison d'État que Bonaparte, tel un caméléon, prend la couleur spirituelle du lieu où il se trouve”

collège militaire de Brienne, il dit que ce fut le jour le plus heureux de sa vie. À Malmaison, devant le conseiller d'État Thibaudeau, il évoque le son de la cloche de l'église de Rueil qui l'émeut, car elle lui rappelle son enfance et, désignant les étoiles: «Qui est-ce qui a fait tout cela? Que répondent vos philosophes, vos idéologues?» Et conclut: «Il faut une religion au peuple.»



Alerte enlèvement Le 6 juillet 1809, le pape est arrêté par le général de gendarmerie Étienne Radet, puis déporté à Savone, jusqu'en 1812, avant d'être relégué à Fontainebleau. Gravure de Verico et Gazzarrini (XIX^e s.). Musée napoléonien de Rome.

Déiste plus que dévot, Napoléon Bonaparte prône la vertu du caméléon consistant à adopter la couleur spirituelle du lieu où il se trouve avec, toutefois, une prédilection pour le catholicisme. Mais par raison d'État; car, pour

lui, n'est-ce pas la «raison» qui doit avant tout gouverner les hommes? Et c'est encore par raison d'État que, se posant comme le successeur de Charlemagne, il fait venir à Paris le chef de l'Église pour le sacrer empereur en la cathédrale Notre-Dame. Invitation impérieuse qui fait écrire au cardinal Caprara, légat du Saint-Siège à Paris, qu'«un refus ne serait jamais pardonné». D'ailleurs, comment dire «non»

à celui qui a fait revivre en France le catholicisme après dix ans de persécutions? «On fit, dira le cardinal Consalvi, galoper le saint-père de Rome à Paris comme un aumônier que son maître appelle pour dire la messe.» Épuisant voyage, où ne sont épargnés au pape ni les outrages ni les humiliations de la part de Napoléon, qui le considère comme un «honnête homme, mais

borné, doux et ignorant.» Du moins, le souverain pontife peut-il, à l'aune de la ferveur que lui témoignent les Français, mesurer à quel point la foi chrétienne est restée imprégnée dans le cœur de ce peuple régicide. Et à Fouché, qui lui demande comment il a trouvé la France, il répond: «Béni soit le ciel! Nous l'avons traversée au milieu d'un peuple à genoux.» Mais, auguste figurant d'une étrange liturgie carolingienne et, malgré toutes les assurances que lui avait données Napoléon, Pie VII repart pour Rome sans même avoir couronné de ses mains le nouveau Charlemagne qui s'en est chargé lui-même. Geste qu'il réitérera un peu plus tard à Milan avec la couronne de fer des rois d'Italie.

L'Empereur fulmine : « le pape est un fou furieux »

Maître du continent après Austerlitz et Iéna, Napoléon doit encore réduire une ennemie implacable, âme de toutes les coalitions, l'Angleterre. Il a dû renoncer à l'envahir par défaut d'une marine que la Révolution a ruinée, et que le désastre de Trafalgar vient de mettre pour longtemps hors d'état d'agir. Ne pouvant vaincre sur mer, il lui reste l'arme du



PETER HORREEL/ALAMY STOCK PHOTO

Retour providentiel Le 24 mai 1814, Pie VII retrouve Rome, sans avoir cédé aux exigences de Bonaparte. Malgré ses cinq années de captivité, le vénérable otage aura eu plus de chance que son prédécesseur, Pie VI, mort en exil, prisonnier du Directoire.

blocus. En fermant tous les ports d'Europe aux navires anglais, il compte asphyxier économiquement sa tenace adversaire. Encore faudrait-il que tous les ports lui soient interdits, y compris ceux des États pontificaux. Or, on touche ici au cœur même de la grande querelle entre Paris et le Saint-Siège. Car il ne peut être question pour Pie VII de prendre parti pour ou contre qui que ce soit. Successeur de saint Pierre, il se doit à une stricte neutralité, un marin anglais protestant et un marin breton catholique étant l'un et l'autre des chrétiens dont il est le père. Ce que ne peut admettre Napoléon : « Je veux, dit-il au légat, que le pape adhère à ma confédération, j'entends qu'il soit l'ami de mes amis et l'ennemi de mes ennemis. » À quoi répond Pie VII : « Aucun empereur n'a le moindre droit sur Rome. »

La querelle s'envenime. Le 2 février 1808, Napoléon ordonne l'occupation militaire de la Ville Éternelle par les troupes du général Miollis. La Garde pontificale est désarmée, des canons sont braqués sur le palais du Quirinal. Loin de céder, Pie VII multiplie les protestations, rappelle le légat de Paris. Visiblement, il ne s'effraie pas

d'une rupture, ce qui irrite Napoléon. La tension monte à ce point dans les États romains que l'Empereur ordonne la mesure qui va, cette fois, confirmer cette rupture. Le 17 mai 1809, les États pontificaux sont réunis à l'Empire. Ainsi, voilà le pape dépouillé de sa souveraineté temporelle. Sa réponse arrive sous forme de la bulle *Quem memoranda* qui excommunie « tous

les responsables » des attentats commis contre la souveraineté temporelle du Saint-Siège. Si le nom de Napoléon n'est pas cité, il est limpide que c'est lui qui est visé. « Le pape est un fou furieux qu'il faut enfermer », fulmine l'Empereur, avant d'ajouter : « Il faut l'arrêter ! » Le mot est lâché. Interprété au pied de la lettre, il aboutit à l'assaut du Quirinal par Radet et ses gendarmes dans la nuit du 5 au 6 juillet.

L'exil, la détention, la solitude, les pressions constantes dont il est l'objet n'auront pas raison de la résistance du saint-père qui porte désormais le combat sur le plan spirituel en refusant son institution canonique aux nouveaux évêques, laissant ainsi des diocèses vacants au sein de l'Église gallicane. De même, alors qu'il est détenu à Fontainebleau, Napoléon échoue à lui extorquer un nouveau concordat, sa brutalité expéditive venant une fois encore se briser sur la patiente longanimité du vieux pontife. Lassé, préoccupé par ses revers militaires, l'Empereur finira par capituler et ordonner le retour à Rome de son auguste prisonnier auquel il rend sa souveraineté temporelle. « À la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit », reconnaîtra-t-il quelques années plus tard devant Las Cases, sur le rocher de Sainte-Hélène. ☐

Jean-Claude Demory vient de publier *Napoléon contre Pie VII ou comment kidnapper un pape* (Nouveau Monde Éditions).

« Habemus papam ! »

Le conclave qui s'ouvre le 30 novembre 1799 pour élire le successeur du pape Pie VI se tient à Venise dans le monastère de San Giorgio Maggiore. Trente-cinq cardinaux sont présents, et ce n'est qu'au cent quatrième jour de délibération, le 14 mars 1800, qu'est avancé le nom du cardinal Chiaramonti. Présenté aux suffrages de ses pairs, il est élu à l'unanimité des voix. Fumée blanche, *Habemus papam* ! Le nouveau souverain pontife qui s'installe au Quirinal sous le nom de Pie VII est âgé de 58 ans. De vieille noblesse romagnole, Barnaba Nicolo Chiaramonti est né le 14 août 1742 à Cesena. D'abord moine bénédictin sous le nom de dom Gregorio, il devient évêque d'Imola et cardinal en 1785. L'homélie qu'il prononce à Noël 1797, où il exhorte « soyez bons catholiques, et vous serez bons démocrates », attire déjà sur lui l'attention du général Bonaparte auquel Pie VII sera toujours reconnaissant du Concordat rétablissant en France la religion catholique. Raison pour laquelle, en dépit des tourments endurés, il intercédera (en vain) auprès du gouvernement anglais pour que soit adouci le sort de l'Empereur exilé, et accueillera à Rome sa mère et d'autres membres de la famille Bonaparte. J.-C. D.